

jour, devenu homme, entré en relation avec la Divinité, comme l'enfant avec sa mère, il en recevra la punition de ses fautes. D'où vient cette angoisse qui va nous saisir, au sortir d'un moment d'égaré ou de faiblesse? Pourquoi cette inquiétude douloureuse, ce profond découragement qui se sont emparés de nous? Voyons-nous là des châtimens tout prêts? l'arrêt de la colère céleste est-il suspendu sur notre tête? Dieu a-t-il tonné? Non, mais il s'est retiré. Nous sommes seuls, et nous pleurons comme l'enfant, délaissés que nous sommes, privés de la présence paternelle, qu'avait besoin de chercher à chaque instant cette portion de nous-mêmes qui n'a pas sa société en ce monde.

Ainsi Dieu nous instruit de sa loi; ainsi la mère l'apprend à l'enfant. Ainsi, dans l'homme, la conscience vit de la société immédiate de Dieu; dans l'enfant, de la société immédiate de ses parents, représentants de la loi. D'abord, la sympathie, l'instinct social agira seul sur ce cœur qui s'ignore; le sourire maternel brillera pour lui comme un rayon de soleil; un coup d'œil mécontent l'attristera comme l'obscurité. Bientôt, l'expérience y joindra le souvenir de l'acte répréhensible qui le lui a attiré.

VICTOR HUGO.

PARIS AU QUINZIÈME SIÈCLE.

Si admirable que vous semble le Paris d'à présent, refaites le Paris du quinzième siècle, reconstruisez-le dans votre pensée; regardez le jour à travers cette haie surprenante d'aiguilles, de tours et de clochers; répandez au milieu de l'immense ville, déchirez à la pointe des îles, plissez aux arches des ponts la Seine avec ses larges flaquas vertes et jaunes, plus changeantes qu'une robe de serpent; détachez nettement sur un horizon d'azur le profil gothique de ce vieux Paris; faites-en flotter le contour dans une brume d'hiver qui s'accroche à ses innombrables cheminées; noyez-le dans une nuit profonde, et regardez le jeu bizarre des ténèbres et des lumières dans ce sombre labyrinthe d'édifices; jetez-y un rayon de lune qui le dessine vaguement et fasse sortir du brouillard les grandes têtes des tours; ou reprenez cette noire silhouette, ravivez d'ombre les mille angles aigus des flèches et des pignons, et faites-la saillir, plus dentelée qu'une mâchoire de requin, sur le ciel de cuivre du couchant. — Et puis comparez.

Et, si vous voulez recevoir de la vieille ville une impression que la moderne ne saurait plus vous donner, montez, un matin de grande fête, au soleil levant de Pâques ou de la Pentecôte, montez sur quelque point élevé d'où vous dominiez la capitale entière, et assistez à l'éveil des carillons. Voyez, à un signal parti du ciel, car c'est le soleil qui le donne, ces mille églises tressaillir à la fois. Ce sont d'abord des tintements épars, allant d'une église à l'autre, comme lorsque des musiciens s'avertissent qu'on va commencer. Puis, tout à coup, voyez, car il semble qu'en certains instants l'oreille aussi a sa vue, voyez s'élever au même moment de chaque

clocher comme une colonne de bruit, comme une fumée d'harmonie. D'abord, la vibration de chaque cloche monte droite, pure, et pour ainsi dire isolée des autres, dans le ciel splendide du matin, puis, peu à peu, en grossissant, elles se fondent, elles se mêlent, elles s'effacent l'une dans l'autre, elles s'amalgament dans un magnifique concert. Ce n'est plus qu'une masse de vibrations sonores qui se dégage sans cesse des innombrables clochers, qui flotte, ondule, bondit, tourbillonne sur la ville, et prolonge bien au delà de l'horizon le cercle assourdissant de ses oscillations. Cependant cette mer d'harmonie n'est point un chaos. Si grosse et si profonde qu'elle soit, elle n'a point perdu sa transparence : vous y voyez serpenter à part chaque grappe de notes qui s'échappe des sonneries ; vous pouvez suivre le dialogue, tour à tour grave et criard, de la crécelle et du bourdon ; vous y voyez sauter les octaves d'un clocher à l'autre ; vous les regardez s'élancer, ailées, légères et sifflantes de la cloche d'argent, tomber cassées et boiteuses de la cloche de bois ; vous admirez au milieu d'elles la riche gamme que descendent et remontent sans cesse les sept cloches de Saint-Eustache ; vous voyez courir tout au travers des notes claires et rapides qui font trois ou quatre zigzags lumineux, et s'évanouissent comme des éclairs. Là-bas, c'est l'abbaye Saint-Martin, chanteuse aigre et fêlée ; ici, la voix sinistre et bourrue de la Bastille ; à l'autre bout, la grosse tour du Louvre, avec sa basse-taille. Le royal carillon du palais jette sans relâche de tous côtés des trilles resplendissantes, sur lesquelles tombent à temps égaux les lourdes coupetées du beffroi de Notre-Dame, qui les font étinceler comme l'enclume sous le marteau. Par intervalle vous voyez passer des sons de toute forme qui viennent de la triple volée de Saint-Germain des Prés. Puis encore, de temps en temps, cette masse de bruits sublimes s'entr'ouvre et donne passage à la strette de l'Ave-Maria, qui éclate et petille comme une aigrette d'étoiles. Au-dessous, au plus profond du concert, vous distinguez confusément le chant intérieur des églises qui transpire à travers les pores vibrants de leurs voûtes. Certes, c'est là un opéra qui vaut la peine d'être écouté. D'ordinaire, la rumeur qui s'échappe de Paris le jour, c'est la ville qui parle ; la nuit, c'est la ville qui respire : ici, c'est la ville qui chante. Prêtez donc l'oreille à ce tutti des clo-



Paris au quinzième siècle. (Victor Hugo.)

chers ; répandez sur l'ensemble le murmure d'un demi-million d'hommes, la plainte éternelle du fleuve, les souffles infinis du vent, le quatuor grave et lointain des quatre forêts disposées sur les collines de l'horizon, comme d'immenses buffets d'orgue ; éteignez-y, ainsi que dans une demi-teinte, tout ce que le carillon central aurait de trop rauque et de trop aigu, et dites si vous connaissez au monde quelque chose de plus riche, de plus joyeux, de plus éblouissant que ce tumulte de cloches et de sonneries ; que cette fournaise de musique ; que ces dix mille voix d'airain chantant à la fois dans des flûtes de pierre hautes de trois cents pieds ; que cette cité qui n'est plus qu'un orchestre ; que cette symphonie qui fait le bruit d'une tempête.

PORT-ROYAL.

C'est un digne sujet de méditation et d'étude que cette grande famille de solitaires qui a traversé le dix-septième siècle, persécutée et honorée, admirée et haïe, recherchée par les grands et poursuivie par les puissants, trouvant moyen d'extraire de sa faiblesse et de son isolement même je ne sais quelle imposante et inexplicable autorité, et faisant servir les grandeurs de l'intelligence à l'agrandissement de la foi ! Nicole, Lancelot, Lemaistre, Sacy, Tillemont, les Arnauld, Pascal, gloires tranquilles, noms vénérables, parmi lesquels brillent chastement trois femmes, anges austères, qui ont dans la sainteté cette majesté que les femmes romaines avaient dans l'héroïsme ! Belle et savante école qui substituait, comme maître et docteur de l'intelligence, saint Augustin à Aristote, qui conquit la duchesse de Longueville, qui forma le président de Harlay, qui convertit Turenne, et qui avait puisé tout ensemble dans saint François de Sales l'extrême douceur et dans l'abbé de Saint-Cyran l'extrême sévérité ! A vrai dire, l'œuvre de Port-Royal ne fut littéraire que par occasion, et de côté, pour ainsi parler ; le véritable but de ces penseurs attristés et rigides était

purement religieux. Resserrer le lien de l'Église au dedans et à l'extérieur par plus de discipline chez le prêtre et plus de croyance chez le fidèle; réformer Rome en lui obéissant; faire à l'intérieur et avec amour ce que Luther avait tenté au dehors et avec colère; créer en France, entre le peuple souffrant et ignorant et la noblesse voluptueuse et corrompue, une classe intermédiaire, saine, stoïque et forte, une haute bourgeoisie intelligente et chrétienne; fonder une Église modèle dans l'Église, une nation modèle dans la nation, telle était l'ambition secrète, tel était le rêve profond de ces hommes qui étaient illustres alors par la tentative religieuse et qui sont illustres aujourd'hui par le résultat littéraire. Et pour arriver à ce but, pour fonder la société selon la Foi, entre les vérités nécessaires, la plus nécessaire à leurs yeux, la plus lumineuse, la plus efficace, celle que leur démontraient le plus invinciblement leur croyance et leur raison, c'était l'infirmité de l'homme prouvée par la tache originelle, la nécessité d'un Dieu rédempteur, la divinité du Christ. Tous leurs efforts se tournaient de ce côté comme s'ils devinaient que là était le péril. Ils entassaient livres sur livres, preuves sur preuves, démonstrations sur démonstrations. Merveilleux instinct de prescience qui n'appartient qu'aux sérieux esprits! Comment ne pas insister sur ce point? Ils bâtissaient cette grande forteresse à la hâte comme s'ils pressentaient une grande attaque. On eût dit que ces hommes du dix-septième siècle prévoyaient les hommes du dix-huitième. On eût dit que, penchés sur l'avenir, inquiets et attentifs, sentant à je ne sais quel ébranlement sinistre qu'une légion inconnue était en marche dans les ténèbres, ils entendaient de loin venir dans l'ombre la sombre et tumultueuse armée de l'Encyclopédie, et qu'au milieu de cette rumeur obscure ils distinguaient déjà confusément la parole triste et fatale de Jean-Jacques et l'effrayant éclat de rire de Voltaire!

On les persécutait, mais ils y songeaient à peine. Ils étaient plus occupés du péril de leur foi dans l'avenir que des douleurs de leur communauté dans le présent. Ils ne demandaient rien, ils ne voulaient rien, ils n'ambitionnaient rien; ils travaillaient et ils contemplaient. Ils vivaient dans l'ombre du monde et dans la clarté de l'esprit. Spectacle auguste et qui émeut l'âme en frappant la pensée! Tandis que Louis XIV domptait l'Europe, que Versailles émerveil-

lait Paris, que la cour applaudissait Racine, que la ville applaudissait Molière; tandis que le siècle retentissait d'un bruit de fête et de victoire; tandis que les yeux admiraient le grand Roi et tous les esprits le grand règne, eux, ces rêveurs, ces solitaires, promis à l'exil, à la captivité, à la mort obscure et lointaine, enfermés dans un cloître dévoué à la ruine et dont la charrue devait effacer les derniers vestiges, perdus dans un désert à quelques pas de ce Versailles, de ce Paris, de ce grand règne, de ce grand Roi, laboureurs et penseurs, cultivant la terre, étudiant les textes, ignorant ce que faisaient la France et l'Europe, cherchant dans l'Écriture sainte les preuves de la divinité de Jésus, cherchant dans la création la glorification du Créateur, l'œil fixé uniquement sur Dieu, méditaient les livres sacrés et la nature éternelle, la Bible ouverte dans l'église et le soleil épanoui dans les cieus!

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

LA CROIX DU SUD.

Depuis que nous étions entrés dans la zone torride, nous ne pouvions nous lasser d'admirer, toutes les nuits, la beauté du ciel austral qui, à mesure que nous avancions vers le sud, déployait à nos yeux de nouvelles constellations. On éprouve je ne sais quel sentiment inconnu lorsqu'en s'approchant de l'équateur, et surtout en passant d'un hémisphère à l'autre, on voit s'abaisser progressivement et enfin disparaître les étoiles que l'on connaît dès sa première enfance. Rien ne rappelle plus vivement au voyageur la distance immense de sa patrie, que l'aspect d'un ciel nouveau. L'agroupement des grandes étoiles, quelques nébuleuses éparses rivalisant d'éclat avec la voie lactée, des espaces remarquables par une noirceur extrême, donnent au ciel austral une physionomie particulière. Ce spectacle frappe même l'imagination de ceux qui, sans instruction dans les sciences exactes, se plaisent à contempler la voûte céleste comme on admire un beau paysage, un site majestueux. On n'a pas besoin d'être botaniste pour reconnaître la zone torride au simple aspect de la végétation; sans avoir acquis des notions d'astronomie, sans être familiarisé avec les cartes célestes de Flamsteed et de la Caille, on sent qu'on n'est point en Europe lorsqu'on voit s'élever sur l'horizon l'immense constellation du navire ou les nuées phosphorescentes de Magellan. La terre et le ciel, tout, dans la région équinoxiale, prend un caractère exotique.

Les basses régions de l'air étaient chargées de vapeurs depuis quelques jours. Nous ne vîmes pour la première fois distinctement la Croix du Sud que dans la nuit du 4 au 5 juillet, par les 46° de latitude : elle était fortement inclinée, et paraissait de temps en

temps entre des nuages, dont le centre, sillonné par des éclairs de chaleur, reflétait une lumière argentée. S'il est permis à un voyageur de parler de ses émotions personnelles, j'ajouterai que dans cette nuit je vis s'accomplir un des rêves de ma première jeunesse.

Lorsqu'on commence à fixer les yeux sur des cartes géographiques et à lire les relations des navigateurs, on sent, pour quelques pays et pour certains climats, une sorte de prédilection dont on ne saurait se rendre compte dans un âge plus avancé. Ces impressions exercent une influence sensible sur nos déterminations; et, comme par instinct, nous cherchons à nous mettre en rapport avec des objets qui ont eu, depuis longtemps, un charme secret pour nous. A une époque où j'étudiais le ciel, non pour me livrer à l'astronomie, mais pour apprendre à connaître les étoiles, j'étais agité d'une crainte inconnue à ceux qui aiment la vie sédentaire. Il me paraissait pénible de renoncer à l'espérance de voir ces belles constellations voisines du pôle austral. Impatient de parcourir les régions équatoriales, je ne pouvais lever les yeux vers la voûte étoilée sans songer à la Croix du Sud et sans me rappeler le passage sublime du Dante....

La satisfaction que nous éprouvions en découvrant la Croix du Sud était vivement partagée par les personnes de l'équipage qui avaient habité les colonies. Dans la solitude des mers, on salue une étoile comme un ami dont on aurait été séparé depuis longtemps. Chez les Portugais et les Espagnols, des motifs particuliers semblent ajouter à cet intérêt : un sentiment religieux les attache à une constellation dont la forme leur rappelle ce signe de la Foi planté par leurs ancêtres dans les déserts du Nouveau Monde.

Les deux grandes étoiles qui marquent le sommet et le pied de la Croix ayant à peu près la même ascension droite, il en résulte que la constellation est presque perpendiculaire au moment où elle passe par le méridien. Cette circonstance est connue de tous les peuples qui vivent au delà du tropique ou dans l'hémisphère austral. On a observé dans quelle partie de la nuit, en différentes saisons, la Croix du Sud est droite ou inclinée. C'est une horloge qui avance très-régulièrement de près de quatre minutes par jour, et aucun autre groupe d'étoiles n'offre, à la vue simple, une observation du temps aussi aisée à faire. Que de fois nous avons en-

tendu dire à nos guides, dans les savanes du Vénézuëla ou dans le désert qui s'étend de Lima à Truxillo : « Minuit est passé, la Croix commence à s'incliner ! » Que de fois ces mots nous ont rappelé la scène touchante où Paul et Virginie, assis près de la source de la rivière des Lataniers, s'entretennent pour la dernière fois, et où le vieillard, à la vue de la Croix du Sud, les avertit qu'il est temps de se séparer !

JULES JANIN.

LA VILLE DE SAINT-ÉTIENNE.

Il faut arriver à Saint-Étienne le soir, aux rayons couchants du soleil, quand il jette son dernier éclat sur le dôme d'épaisse fumée qui protège la ville. Saint-Étienne est engloutie dans une vallée profonde et triste ; Saint-Étienne est aussi la ville aux sept collines, jetée dans le fond des montagnes, sans verdure et sans ombrages, et s'étendant çà et là au hasard, s'inquiétant peu de symétrie et de bien-être, pourvu qu'il y ait fortune. Il existe telle entrée de la ville, en venant de Lyon (et c'est celle-là que je vous engage à choisir, comme on choisit de préférence un précipice pour pénétrer dans la Suisse), longue, étroite, bruyante, encombrée d'un peuple en guenilles, au visage noir et aux dents blanches ; entrez par cette rue, à sept heures du soir, et vous aurez perdu en dix minutes tout ce que le souvenir de nos villes de France peut avoir pour vous d'élégance et de goût. Un voyageur qui a passé à Nevers, il y a deux jours, à huit heures du matin ; qui a traversé à pied ces rues si propres, ces jolies maisons en terre cuite ; qui s'est arrêté sous ces fenêtres vertes, et qui a prêté l'oreille au bruit de la jalousie entr'ouverte et découvrant à la fois un pot de fleurs à demi écloses et quelque tête souriante et curieuse de jeune femme en négligé ; pour celui-là, c'est un désagréable contraste que d'entrer à Saint-Étienne le soir, par la rue de Lyon. A cette heure, cent forges bruyantes sont en mouvement, non pas une forge parisienne, avec son petit feu de cuisine, son soufflet de salon et son enclume portative, comme vous avez pu en voir dans la rue des Bons-Enfants, en allant acheter un Elzévir chez Silvestre ; mais un immense fourneau, un brasier brûlant comme pour les armes d'Achille, un